



HAL
open science

Les “ enjailleurs branchés ”. Formes récréatives ordinaires et médias dans les marges urbaines d’Afrique

Edgar Charles Mbanza

► **To cite this version:**

Edgar Charles Mbanza. Les “ enjailleurs branchés ”. Formes récréatives ordinaires et médias dans les marges urbaines d’Afrique. *Socio-anthropologie*, 2018, *Éclats de fête*, 38, pp.65-74. 10.4000/socio-anthropologie.3725 . hal-03939758

HAL Id: hal-03939758

<https://hal.science/hal-03939758v1>

Submitted on 4 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les « enjailleurs branchés »

Formes récréatives ordinaires et médias dans les marges urbaines d'Afrique

'Trendy Party-Goers.' Ordinary Forms of Recreation and the Media in African Urban Margins

Edgar Charles Mbanza



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/socio-anthropologie/3725>
DOI : 10.4000/socio-anthropologie.3725
ISSN : 1773-018X

Éditeur

Éditions de la Sorbonne

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2018
Pagination : 65-74
ISBN : 979-10-351-0095-7
ISSN : 1276-8707

Ce document vous est offert par École des hautes études en sciences sociales (EHESS)



Référence électronique

Edgar Charles Mbanza, « Les « enjailleurs branchés » », *Socio-anthropologie* [En ligne], 38 | 2018, mis en ligne le 14 décembre 2018, consulté le 04 mai 2023. URL : <http://journals.openedition.org/socio-anthropologie/3725> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.3725>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Les « enjailleurs branchés »

Formes récréatives ordinaires et médias dans les marges urbaines d'Afrique

EDGAR CHARLES MBANZA

Résumé

À partir d'une ethnographie menée dans les marges urbaines de Dakar (Sénégal) et de Nairobi (Kenya), l'article montre comment la ritualisation de la vie sociale est amplifiée dans ces contextes où s'imbriquent certaines formes d'hypermodernité technologique et les bricolages de la précarité. À la fois complémentaire et distinct de la grande fête qui marque les événements importants de la famille et de la collectivité, le rituel festif ordinaire anime le quotidien dans les quartiers. Diverses et variées, portées par un subtil mixage du cérémoniel et du pragmatisme, les petites sociabilités festives puisent à la fois dans les formes récréatives traditionnelles, dans les contextes urbains et dans les cultures médiatiques actuelles. Entretenir l'ambiance, ou l'enjaillement d'après l'argot urbain populaire en Afrique francophone, devient ainsi une pratique qui supporte le vécu – y compris les rapports sociaux et le labeur quotidien – en le rapprochant davantage des registres du spectacle. Il apparaîtra par ailleurs une ambivalence de la fête ordinaire qui n'est pas étrangère à celle de la médiation technologique : d'une part, ces rituels répondent au besoin de communion collective des habitants d'un territoire et, de l'autre, ils matérialisent le désir de « s'éclater » selon des logiques affinitaires.

Mots-clés : *rituel festif ordinaire, ritualisation de la vie sociale, enjaillement, enjailleurs, Afrique, marges urbaines, bricolage de survie, réappropriation ludique de la technologie de communication, ethnographie urbaine*

Abstract

Based on an ethnography conducted in the urban margins of Dakar (Senegal) and Nairobi (Kenya), the article shows how the ritualization of social life is amplified in these contexts where certain forms of technological hypermodernity are intertwined with the bricolage of precariousness. Complementary to, and yet distinct from, the big celebration that marks important family and community events, ritual festivities enliven everyday life in the neighbourhoods. Diverse and varied, carried by a subtle mix of ceremonial and pragmatism, these smaller festive sociabilities draw on traditional ritual frameworks, urban contexts and current media cultures. Maintaining the good atmosphere and vibrations, or enjailment according to the popular urban slang, thus becoming a practice that supports anti-past parts of lived experience—including daily labour and social relationships—by integrating them more into the registers of entertainment. Moreover,

we find an ambivalence related to that of technological mediation: on the one hand, these rituals responds to the inhabitants need for collective communion and, on the other, it materializes the desire to have fun and to escape elsewhere according to a “logic of affinity”.

Keywords: ordinary ritual, ritualization of social life, Africa, urban margins, DIY and precariousness, everyday entertainers, ludic forms of technology appropriation, urban ethnography

*
**

Les études empiriques pionnières sur la réception des médias de masse ont montré combien les classes populaires ont su faire de l’audiovisuel une technologie de convivialité et de divertissement (Friedmann, 1964 ; Perriault, 1989). En Afrique aussi, l’histoire de la communication moderne a été celle de la fête populaire. Au début des années 1960, l’une des priorités des institutions chargées de l’audiovisuel naissant, dans les pays nouvellement indépendants, a été la mise en place des orchestres nationaux, des groupes chargés officiellement d’animer la cohésion nationale. Les médias publics et privés investirent constamment l’économie des loisirs, consacrant une large part de la programmation à la musique, aux sketches et aux talk-shows. Il en est de même pour les offres internationales ; et d’aucuns ont ainsi noté, non sans inquiétude, la « valeur distrayante¹ » des médias africains qui aurait comme conséquences de détourner le citoyen de la sphère publique et de le confiner dans l’espace privé. La question s’avère cependant plus complexe. Au-delà d’une simple extension imposée ou consumériste du domaine des loisirs dans les territoires de la communication sociale, la proximation du spectacle et du média moderne s’effectue à travers un processus multiforme intégré dans d’autres mutations caractéristiques de la ville africaine : importance démographique des jeunes, effervescence de l’économie créative dans la ville informelle, essor des formes participatives de médiation², etc. Michel Agier et Alain Ricard ont décrit avec brio la fonction sociale des « arts de la rue » emblématiques de la ville du

1 Perret T. (2005), *Le temps des journalistes. L’invention de la presse en Afrique francophone*, Paris, Karthala, p. 51.

2 L’usage du spectacle a été promu en Afrique par les planificateurs de la communication sociale. Au Togo, les colporteurs informels Du Nku (Ahané, 1987) sont devenus d’incontournables médiateurs de proximité de par leurs pratiques de sensibilisation par la satire, la chanson, la danse, les contes autour du feu, ou encore les parties de tam-tam. Même les opérateurs engagés dans la lutte contre les fléaux sociaux et les pandémies investissent les formes de médiation festives et spectaculaires : avec « Danser le sida », Peter Probst (1997) montre par exemple l’efficacité médiatrice et réparatrice des rituels populaires dans le centre du Malawi.

Sud qui, soulignent-ils, comportent des aspects théâtraux et esthétiques indéniables, révélateurs « des dynamiques qui rendent pour chacun la vie plus supportable, les drames quotidiens plus compréhensibles et qui peuvent même être porteuses d'espoir »³.

Le présent article s'attellera à décrire et à analyser quelques-uns des lieux et figures de la sociabilité festive dans les quartiers populaires où « s'imbriquent certaines formes d'hypermodernité technologique et les bricolages de la précarité⁴ ». Mes recherches ethnographiques dans les ghettos urbains de Pikine (Dakar) et de Kibera (Nairobi) menées entre 2008 et 2015 dans le cadre de ma thèse de doctorat montrent comment la pratique d'ambiance, ou l'enjailllement⁵ comme disent les Dakarois, s'y impose comme une modalité majeure d'inventivité urbaine et de réappropriation alternative de la globalité technologique. Les deux terrains étudiés sont emblématiques de la « crise urbaine » (Gosse, 2000) que connaît le continent depuis plusieurs décennies et peuvent être appréhendés à la fois comme des territoires fortement marginalisés mais aussi comme des lieux inédits de vie malgré la grande pauvreté qui les caractérise.

Sur le plan méthodologique, une remarque réflexive s'impose d'emblée. Le rituel ludique et festif s'insère de façon diffuse dans la trivialité de la vie sociale qui le rend parfois invisible ou, à l'inverse, peut-être exagéré par les communautés enquêtées elles-mêmes. Les ethnographes qui travaillent sur les terrains « exotiques » le savent, le risque étant souvent de ne demeurer que dans des lieux artificiels où exerce et excellent des intermédiaires qui instrumentalisent parfois l'aspect spectaculaire local. L'enjeu, pour l'enquêteur, consiste alors à réussir une intégration dans la « maisha mtaani » – la « vraie vie populaire » chez les habitants de Kibera –, en devenant acteur à part entière du quotidien ainsi partagé avec les habitants.

La cérémonie domestique dans les foyers « équipés »

L'analyse de la ritualisation du quotidien ne peut aujourd'hui être disjointe de celle de la réception enjouée et cérémonielle des médias. Malgré la grande précarité caractéristique du logement, les ménages accordent un grand soin à leur intérieur domestique et le dispositif

3 Agier M., Ricard A. (dir.) (1997), *Les arts de la rue dans les sociétés du Sud, Autrepart*, 1, Paris/La Tour-d'Aigues, L'Aube, p. 5.

4 Deler J.-P. (1998), « Les équipements urbains entre culture de la pénurie et hypermodernité », dans Schneier-Madanes G., Le Bris E. (dir.), *Les métropoles du Sud au risque de la culture planétaire*, Paris, Karthala, p. 148.

5 Utilisé dans l'argot urbain dans nombreux pays africains francophones, et né en Côte d'Ivoire dans les années 1980 d'après certains auteurs, le verbe « s'enjailler » signifie faire la fête ou passer du bon temps. Il a été popularisé par les chansons et les médias. Circulent dans le langage courant d'autres dérivés du mot comme « enjailllement » et « enjailleur », ce dernier renvoyant également à une figure associée à la séduction ou aux capacités d'amuser les autres.

médiatique y tient effectivement un rôle d'importance. Il est fréquent de voir des individus « emprunter un salon » (des meubles, une télévision ou une chaîne hifi) chez les voisins lors de l'accueil de visiteurs de marque. La télévision est d'abord et avant tout une technologie de l'habiter qui s'inscrit dans une véritable stylisation du foyer. Il s'agit là d'un des « atours » de la domesticité moderne qui répond au désir des pauvres d'équiper avec soin leur espace de vie privée, ces « humbles objets de la vie domestique [qui] sont donc les outils proleptiques d'une domesticité sans maisons⁶ », dirait Arjun Appadurai (2013). Le fait est que le rapport à la modernité et à la citoyenneté imprègne les significations sociales accordées aux objets et aux pratiques. La tendance, observée sur les deux terrains, est celle d'une télévision « légère » et « conviviale » : écran connectable aux terminaux mobiles, branchée au câble – généralement pirate – et à même de divertir. Un salon ainsi « équipé » est synonyme d'ascension sociale.

Plus qu'un objet d'ameublement et de décoration, le dispositif médiatique participe à une organisation modulable, dynamique et sensible des lieux. Mouna et Christian de Kibera, un couple de trentenaires en couple depuis peu, habitent un compound – compound peut désigner aussi un groupement de baraquements partageant une même cour intérieure ou une même clôture – délabré et partagé par une dizaine de familles aux situations très variées en termes d'âge, de revenus et d'origine tribale. Dans leur baraque, le téléviseur s'incorpore littéralement dans l'environnement domestique, agissant sur les significations qu'ils attachent à la pièce consacrée aux sociabilités et sur les façons d'y disposer les corps. Le poste est allumé en permanence, même quand il n'y a personne ou quand la pièce accueille d'autres activités comme lors des conversations avec des invités, des repas de famille, etc. Comme dans de nombreux autres ménages, ils assument clairement la recherche de « plaisir », de « détente » et d'« ambiance »⁷. C'est ce qu'on appelle en swahili le « raha », à la fois la tranquillité et le plaisir. La large majorité des enquêtés de Kibera et de Pikine préfèrent effectivement des programmes à la fois animés et apaisés⁸. Ils n'hésitent pas à rejeter ouvertement les contenus perçus comme « durs » et « très compliqués ».

Le plus pertinent ici est moins le rapport aux objets médiatiques que les manières dont les corps sont disposés et engagés lors de la réception des diffusions. Les habitants le disent : « c'est comme si on était dans le rythme, dans le flow [...] quand on entre dans un salon bien équipé » – c'est-à-dire disposant d'un écran plat branché au câble.

6 Appadurai A. (2013), *Condition de l'homme global*, Paris, Payot, p. 183.

7 Entretiens, Kibera et Pikine.

8 À Dakar, la télévision TFM initiée par le célèbre chanteur Youssou N'Dour s'est imposée en tête des audiences avec ses émissions de divertissement et de mondanités comme *Dakar ne dort pas* ou *Seetu bi* (grille des programmes de 2017).

Chez les habitués d'un ménage qui se distingue par son style médiatique, le pas s'accorde au tempo musical avant même de franchir l'entrée. Si le but est de le faire « dans le jeu », « sans tapage »⁹, il est fréquent de voir le mari, l'épouse ou même l'enfant esquisser une petite danse discrète, de ces allures et mouvements qui se confondent facilement au salut, à l'embrassade de routine, aux manières de s'asseoir, de plier le corps dans le fauteuil tout simplement. Et lorsque l'on observe finement les postures et la gestuelle des participants à la sociabilité autour de la nouvelle télévision – et l'ethnographie filmée est un excellent outil pour cela –, l'on note des manières d'être qui expriment généralement une sorte de relâchement : les chaussures sont enlevées, les tenues vestimentaires décontractées, les corps parfois semi-allongés, certains assis par terre sur le tapis. Un « laisser-aller ritualisé », pour reprendre la description de Véronique Le Goaziou, qui note, à propos des ménages de la France populaire, « des gestuelles très semblables d'une famille à l'autre, qui relèvent tous plus ou moins d'une sorte de rituel visant à se laisser aller et à se sentir bien »¹⁰. Dispositif d'ambiance, la nouvelle télévision familiarise¹¹ ainsi le salon en offrant des ressources de convivialité et d'évasion.

Rites de « mise en commun » des ressources

Le salon, chez les « évolués », devient un lieu intimisé de partage de goûts, réservant la cérémonie domestique aux seuls liens affinitaires. Mais dans le même temps, l'autre fait frappant dans les quartiers populaires reste l'amplification de la sociabilité festive dans l'espace extérieur. Les haut-parleurs aidant, la cour ou le trottoir de rue devient une scène d'écoute partagée, voire d'apprentissage pour les novices et les plus jeunes quand il s'agit de danses nouvelles. Ainsi, dire que la musique et la danse rythment la vie collective de proximité, à Pikine et à Kibera, n'est pas une exagération. Plusieurs fois par semaine, de petits rassemblements de chant et de danse sont organisés devant les baraques de façon plus ou moins régulière, entretenant de cette manière la réputation de lieux de « jovialité légendaire » et de nonchalance¹², même s'ils affichent parfois ouvertement des visées solidaires.

La « tour » est l'une de ces sociabilités festives tellement triviales qu'elle a rarement été digne d'intérêt en sciences sociales africanistes.

9 Entretien avec un jeune habitant de Kibera.

10 Le Goaziou V. (1999), « Le corps des téléspectateurs », *Réseaux*, 17/2-93, p. 299.

11 Laurent Thévenot (1994) distingue un « régime de familiarité », où l'individu recherche « l'aïse » dans l'accommodement, d'autres régimes d'engagement ou d'action comme ceux de la justification ou du plan.

12 Missié J.-P., Tchicaya-Oboa R., Kouvouama A. (2014), *Sociétés en mutation dans l'Afrique contemporaine. Dynamiques locales, dynamiques globales*, Paris, Karthala, 2014, p. 59.

Chaque mercredi et vendredi, entre 17 heures et 19 heures, dans la banlieue dakaroise, j'assistais tout au long de la rue où je résidais à une joyeuse assemblée de filles du voisinage, réunies devant la baraque de l'une d'entre elles et « tour à tour ». Une portion de rue ou une place devant la maison de l'organisatrice se transforme ainsi en un espace de performances. Encouragées par les autres participantes, par le son du griot ou du DJ, des danseuses se lancent au centre du cercle. Les corps rivalisent de pas et de mouvements suggestifs, entraînés par le *sabar*¹³ dont la dimension à la fois athlétique et ironique a été si bien décrite par Hélène Neveu-Kringelbach (2007). Toujours sur mon terrain d'enquête à Pikine, à une fréquence hebdomadaire, des femmes membres d'une tontine se retrouvaient en fin d'après-midi pour contribuer financièrement à un projet de l'une d'entre elles. La bénéficiaire de la recette, choisie par tirage au sort la semaine précédente, était chargée d'organiser la cérémonie du jour. À chaque fois, le point d'orgue du rituel est « ndey diké », quand deux femmes qui se choisissent parmi les participantes scellent le début d'une amitié par des échanges de bracelets. Ensuite, les élues promettent à l'assistance d'organiser dans les jours suivants une autre fête au cours de laquelle elles échangeront des cadeaux plus consistants, et c'est ainsi que la spirale festive est entretenue.

Diverses et variées, mais toujours portées par un subtil mixage du cérémoniel et du pragmatisme quotidien, les petites festivités du voisinage – majoritairement féminines – apparaissent également comme un terrain où s'affrontent les divers acteurs de l'économie informelle – principalement masculine – du son, de la vidéo et du numérique. La concurrence oppose particulièrement les « nouveaux » et les « traditionnels ». À Pikine, le griot est toujours respecté et il est invité à chaque rituel par des ménages qui tiennent à prouver qu'ils s'inscrivent dans une histoire familiale prestigieuse. Le DJ, quant à lui, est préféré quand il s'agit de brandir la dynamique citadine du foyer. Il est surtout apprécié par le style moderne qu'il incarne, ainsi que par sa capacité à valoriser les petites fêtes qu'il filme de plus en plus et partage sur Internet : « Quand tu as un bon DJ, ta fête a des succès jusqu'à Paris », m'explique une mère de famille à Pikine.

L'effervescence récréative serait effectivement impensable sans ces médiateurs informels de proximité qui décodent et recollent le quotidien, ses richesses et ses manques, *via* l'extrapolation, l'humour et le jeu, et surtout par le truchement des dispositifs médiatiques. Ceux que les habitants appellent également les « magiciens de la ville » (Kibera) épatent aussi bien l'observateur que les habitants

¹³ Le terme wolof « *sabar* » englobe à la fois une pratique familière de danse, un ensemble de percussions jouées par les hommes, et plus généralement une cérémonie mais aussi des animations chantées qui accompagnent plusieurs instants de la vie ordinaire comme les tâches domestiques, les berceuses pour les enfants, etc.

par la diversité de leurs pratiques et leurs statuts d'origine. Parmi les plus établis, le musicien du quartier appartient à la grande catégorie de « débrouillards » au sein des petits métiers de l'économie informelle. Mais il n'est pas seul. Il faut aussi compter par exemple avec le personnel auxiliaire des bus collectifs, « apprenti » à Pikine et « matatu tout » à Kibera, particulièrement apprécié pour ses goûts et pratiques médiatiques. Le convoyeur, suspendu à la portière du véhicule, est généralement un jeune homme qui a la fonction d'encaisser les clients, d'aider le conducteur à l'entretien technique du bus, mais aussi et surtout d'« animer l'ambiance » et d'attirer les clients. Au rythme du vrombissement du moteur et des arrêts fréquents de son véhicule, il s'adonne à une véritable performance de deejaying, tantôt commentant les flux que diffuse l'écran bricolé à l'avant du véhicule, tantôt associant sa poésie improvisée aux réalités si animées des trottoirs des rues parcourues. On dit, dans les quartiers pauvres de Nairobi, que le taxi est une « platine ambulante » qui se distingue par sa playlist musicale et les clips qu'il diffuse. Tout au long de la journée, des badauds s'attardent sur les trottoirs en attendant de danser et de crier de joie lors du passage de leur taxi collectif préféré.

La fête ordinaire comme modalité majeure de connexion sociale

Il apparaît, de plusieurs manières, un rapport étroit entre d'une part les pratiques festives et ludiques constitutives de la citoyenneté dans les marges urbaines et, d'autre part, les cultures médiatiques. Michel de Certeau et Luce Giard (1983, p. 14) disaient de l'audiovisuel qu'il assurait la fonction du légendaire et des contes merveilleux d'autrefois. L'on peut reprendre ici l'affirmation en soulignant que la technique moderne de communication figure au cœur même de la dimension rituelle et cérémonielle de la société urbaine populaire. Au fur et à mesure qu'elle se généralise, elle y accompagne également une modernisation des styles de vie mettant à l'avant-scène un *homo ludens* qui nous est de plus en plus familier, un « inventeur d'identités précaires et instables, puisant au stock démultiplié des références disponibles pour inventer les fables du quotidien¹⁴ ». Archétype du bricoleur des marges, l'enjailleur observé dans les marges urbaines apparaît comme le praticien ordinaire du transmédia global (Jenkins, 2006). Dès lors, il n'est pas étonnant que ses pratiques entrent souvent en concurrence – parfois en complémentarité – avec d'autres qui puisent directement dans le rituel et le spectacle à l'échelle des corps, comme les nouvelles industries religieuses (Lundy et Dayan, 2004). La technologie de communication s'impose dans tous les cas comme un cadre majeur des

¹⁴ Bernault F. (2001), « L'Afrique et la modernité des sciences sociales », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 70/2, p. 132.

processus d'entertainmentisation caractéristiques de l'Afrique populaire en mutation. En puisant dans les rites, les symboles et les liturgies prétechnologiques d'un côté et, de l'autre, en permettant une exploration accrue et enchantée des possibles, elle devient une scène d'émergence de formes singulières de ritualisation du quotidien.

Il reste encore à qualifier, dans toute sa complexité, l'articulation entre fête ordinaire et vie sociale dans le contexte actuel de l'essor du numérique et des médias globalisés. Dans la perspective des pratiques émergentes, il est intéressant de noter que les nouvelles « machines à communiquer¹⁵ » se montrent davantage propices à la détente, aux échanges ritualisés, par leur capacité à autoriser le passage d'une polarité à une autre dans le rapport entre l'ancien et le nouveau, le local et global, etc. C'est par exemple lors de la réception des programmes globalisés que les urbains marginalisés aiment « flotter » (Kibera), c'est-à-dire se jouer de la réalité souvent rugueuse, abolir la frontière entre l'actualité et la fiction. De même, les sociabilités domestiques à distance, avec les émigrés, s'avèrent des aires de jeu et d'enjaillement par excellence. Sur les réseaux sociaux numériques et les messageries instantanées, entre les interlocuteurs d'ici et d'ailleurs, il y a systématiquement une communication qui tourne entre le sérieux et le léger, entre les messages informatifs et l'amusement. Les émigrés assument ainsi un désir paradoxal d'enracinement (dans leur milieu d'origine) et d'évasion (par rapport à leur situation en pays d'accueil) et, chez eux, à travers les pratiques médiatiques qu'ils partagent, la tentation de mise en scène et d'embellissement de leur vécu est pressante.

Les unes plus ritualisées que les autres, les diverses occasions festives observées à Pikine et à Kibera sont autant de formes d'« associativité » (Fall, 1990) qui servent d'abord à réactualiser les relations contingentes de voisinage. Mais il s'agit d'abord et avant tout d'une appropriation transgressive de l'espace, d'un moment suspendu, d'inversion des rapports et des codes (Lallement, 2007). Dans ces rituels, l'aspect spectaculaire et joyeux ne s'oppose pas à la dimension laborieuse ou revendicative. Lors des petits concerts de rue à Nairobi, les musiciens ont l'habitude de « hurler » – il s'agit même d'un rôle dédié à l'un deux – des messages pour implorer la générosité des « big boss », les puissants du quartier. D'autres, comme les rappers amateurs, deviennent des meneurs de poids des mobilisations contre la « vie chère ». La poésie féminine, appelée « taasu¹⁶ », chantée par les pikinoises (habitantes de Pikine, à Dakar) à la moindre cérémonie domestique, est un genre traditionnellement engagé contre les

15 Perriault J. (1989), *La logique de l'usage. Essai sur les machines à communiquer*, Paris, Flammarion, p. 81.

16 Le taasu est une poésie traditionnelle et féminine wolof, engagée et revendicative. Son art s'est remarquablement adapté aux nouveaux styles musicaux emblématiques des cultures urbaines comme le hip-hop.

injustices dans les rapports sociaux. Le chant, et souvent la danse, accompagne systématiquement les occasions solidaires de rue, le « souffle collectif », dit-on dans les périphéries de Nairobi, comme quand les badauds sont appelés à pousser une voiture en panne, ou les voisins à la rescousse pour soutenir la charpente d'une baraque qui menace de s'écrouler. Plus encore, la sociabilité festive s'avère l'une des modalités majeures de l'habiter alternatif, en instaurant un cadre de vie quasi normal dans le vide sidéral de l'extrême précarité. Les membres d'une famille étant souvent contraints de loger de façon éparpillée¹⁷, chaque visite ou retrouvailles est une occasion de fête, et le lien à distance est maintenu au quotidien par une diversité de petits rituels récurrents (comme l'échange de danses et de chants domestiques filmés). Ces derniers, plus fréquents et intégrés dans les routines de communication lorsqu'ils sont supportés par les artefacts médiatiques, permettent de connecter des morceaux de famille distribués entre plusieurs espaces, accompagnant ainsi les pratiques solidaires de mise en commun des ressources de survie.

Conclusion

Nous sommes ainsi face à l'un des paradoxes les plus criants des milieux techno-communicationnels émergents : de plus en plus supports incontournables du vécu quotidien, ils se rapprochent davantage des registres du spectacle. De même, les formes récréatives ainsi relevées comme intrinsèques à la vie urbaine populaire ne manquent pas d'ambivalence, dans la mesure où cohabitent par exemple, à travers elles, consumérisme et pratiques alternatives d'échanges, réappropriations localisées d'espace et extraversion, dominations et résistances, etc. Mais l'on retiendra surtout que la modalité ludique et festive offre aux marginalisés la possibilité d'instaurer un rapport négocié et pacifié avec des flux qui demeurent parfois distants voire hostiles bien qu'imposés dans les territoires domestiques : les contenus des médias mainstream, qui stigmatisent les bidonvilles et leurs habitants, sont retournés *via* la plaisanterie dans un langage et des performances propres aux stigmatisés. Probablement plus qu'ailleurs, ces formes festives de sociabilité, plus diffuses dans le quotidien, offrent des ressources contre le « délitement des lieux » décrit par Loïc Wacquant (2007) comme la « perte d'un cadre humanisé, culturellement familier et socialement tamisé, auquel les populations urbaines marginalisées s'identifient et au sein duquel elles se sentent "entre soi" et en relative sécurité »¹⁸.

¹⁷ En plus des migrations, fréquent est par exemple le phénomène de « confiage » qui consiste à placer un ou plusieurs enfants, de façon plus ou moins durable, dans une famille parente plus aisée.

¹⁸ Wacquant L. (2007), *Parias urbains. Ghetto, banlieues, État*, Paris, La Découverte.

Bibliographie

- Agier M., Ricard A. (dir.) (1997), *Les arts de la rue dans les sociétés du Sud, Autrepart*, 1, Paris/La Tour-d'Aigues, L'Aube.
- Ahade Y. (1987), *Les persuadeurs du village. Communicateurs, informateurs et éducateurs populaires dans les projets de développement national en Afrique*, Nairobi, Centre d'études de la famille africaine.
- Appadurai A. (2013), *Condition de l'homme global*, Paris, Payot.
- Bernault F. (2001), « L'Afrique et la modernité des sciences sociales », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 70/2, p. 127-138.
- Certeau M. de, Giard L. (1983), « La communication au quotidien », *Réseaux*, 1/3, *L'ordinaire de la communication*, p. 3-26.
- Deler J.-P. (1998), « Les équipements urbains entre culture de la pénurie et hypermodernité », dans Schneier-Madanes G, Le Bris E. (dir.), *Les métropoles du Sud au risque de la culture planétaire*, Paris, Karthala, p. 145-148.
- Fall A. S. (2007), *Bricoler pour survivre. Perceptions de la pauvreté dans l'agglomération urbaine de Dakar*, Paris, Karthala.
- Friedmann G. (1964), « La télévision vécue », *Communications*, 3, p. 48-63.
- Gosse M. (2000), « La crise mondiale de l'urbanisme. Quels modèles urbains ? », *Annales de la recherche urbaine*, 86, juin 2000, p. 85-91.
- Jenkins H. (2006), *La culture de la convergence*, Paris, Armand Colin/INA.
- Lallement E. (2007), « Événement en ville, événements de ville : vers de nouvelles ritualités urbaines ? », *Communication et organisation*, 32, p. 26-38.
- Lallement E. (2016), « Quand on se rassemble en ville », *Socio-anthropologie*, 33, p. 89-99.
- Le Goaziou V. (1999), « Le corps des téléspectateurs », *Réseaux*, 17/2-93, p. 293-314.
- Lundby K., Dayan D. (2004), « Télévision, réception et identité dans une ville africaine », *Le Temps des médias*, 3/2, p. 49-59.
- Missié J.-P., Tchicaya-Oboa R., Kouvouama A. (2014), *Sociétés en mutation dans l'Afrique contemporaine. Dynamiques locales, dynamiques globales*, Paris, Karthala.
- Neveu-Kringelbach H. (2007), « Le poids du succès. Construction du corps, danse et carrière à Dakar », *Politique africaine*, 3/107, p. 81-101.
- Perret T. (2005), *Le temps des journalistes. L'invention de la presse en Afrique francophone*, Paris, Karthala.
- Perriault J. (1989), *La logique de l'usage. Essai sur les machines à communiquer*, Paris, Flammarion.
- Probst P. (1997), « Danser le sida. Spectacles du nyau et culture populaire chewa dans le centre du Malawi », *Autrepart*, 1, Michel A., Ricard A. (dir.), *Les arts de la rue dans les sociétés du Sud*, p. 91-112.
- Thévenot L. (1994), « Le régime de familiarité. Des choses en personne », *Genèses*, 17, *Les objets et les choses*, p. 72-101.
- Wacquant L. (2007), *Parias urbains. Ghetto, banlieues, État*, Paris, La Découverte.